

De nouvelles pratiques qui bousculent le statut de la création

Un internaute bien équipé dispose aujourd'hui d'outils de qualité quasi-professionnelle et d'utilisation simple. Ces outils ne remplacent jamais le talent, mais l'accès à des banques d'images ou de sons, caméras et appareils photos numériques, logiciels de montage vidéo, d'effets spéciaux, de mixage du son, de recomposition des images, de conception graphique, de réalisation de bandes dessinées... permettent à quiconque de créer des œuvres pouvant atteindre une qualité technique professionnelle.

Les *home studios* de création musicale sont les plus répandus. Dans la foulée du développement de la musique électronique à partir des années 1980, on a assisté au règne du DJ, de l'échantillonnage de sons ou de musiques, du mixage d'extraits imperceptibles avec des extraits de plus longue durée et des inventions originales. Le sampling, la compilation, le mashing, les bootlegs appartiennent au vocabulaire usuel de compositeurs qui maîtrisent plus ou moins bien l'art du collage, du mix et du remix, pour rapprocher des genres musicaux parfois très éloignés. Les musiciens les plus

confirmés sont capables d'utiliser certaines de ces techniques en direct, le temps d'un concert ou de l'accompagnement en live d'une pièce de théâtre, de danse, ou d'un film. Il est intéressant de noter qu'une part importante du travail consiste à collecter, classer et associer des œuvres préexistantes venant d'univers variés. Comme si l'association d'idées, processus proprement analogique, était devenue un fondement essentiel de la création à l'ère du numérique. Le jeu se limite parfois à raccorder des morceaux, pour les mettre en valeur sous un nouvel éclairage, leur réinterprétation étant souvent servie par une proposition rythmique originale. D'autres internautes peuvent aussi partir d'une proposition initiale pour la modifier ou la compléter, les œuvres évoluant au fil des déclinaisons plurielles selon un processus de création collective. L'auditeur peut se muer à tout moment en compositeur, devenir explorateur d'un espace sonore dans lequel, en fonction de son oreille et de sa culture musicale, il s'amuse à rapprocher citations et références. C'est en fonction de l'interprétation qu'il aura de l'œuvre proposée qu'il choisira de la perturber. Il semble bien que, dans ces nouveaux modes de composition, l'exégèse tient souvent lieu de création, même si les outils numériques sont aussi parfaitement utilisables pour des créations sans emprunt, qu'elles soient collaboratives ou individuelles. De nombreuses inventions amateurs qui circulent ainsi sur la Toile sont suffisamment intéressantes pour que les *majors* y soient très attentives.

Car la vague montante de contenus autoproduits tient aussi à la possibilité de les diffuser de façon instantanée, dans le monde entier, à coût minime. Nous avons vu que le pair à pair constitue un vecteur essentiel de cette diffusion. Certains sites, comme *YouTube*, *MySpace* et *Dailymotion*, sont devenus

incontournables pour faire connaître, et même vendre, des œuvres conçues sur des équipements personnels. *MySpace* promeut plus de trois millions de professionnels ou d'amateurs dans le monde et reçoit des centaines de millions de visites par an. Des *success stories* ont déjà vu le jour comme celle du groupe de rock britannique *Arctic Monkeys* qui, après avoir lancé des titres gratuitement sur le Net, a sorti son premier disque en 2006. Il fut immédiatement projeté au sommet des ventes par des fans qui disposaient déjà de plusieurs titres sur leurs ordinateurs ou leurs lecteurs MP3. Il semble bien que, dans le spectre de plus en plus dense des pratiques artistiques actives, la séparation entre les auteurs et producteurs professionnels et les consommateurs devenus créateurs autoproduits, se soit mise à flotter.

Le domaine de l'image animée bénéficie pleinement de l'effondrement des coûts de production et de diffusion permis par la conjonction des techniques numériques et d'Internet. Le film amateur est en plein essor. C'est ainsi qu'un *Star Wars Revelation*, truffé d'effets spéciaux, a été mis librement à disposition sur la Toile, puis téléchargé en plusieurs millions d'exemplaires via des logiciels de P2P. Des milliers d'internautes à l'imagination fertile ont inventé des histoires à l'intérieur du *Seigneur des anneaux*. D'autres proposent bien plus que le simple visionnage d'un film en introduisant des images commentées, en inventant l'enfance, les amours secrètes ou la fin de vie de certains personnages, comme cela se pratique aussi sur le Net au sujet de romans policiers. Hollywood va régulièrement fureter sur des blogs déjà bien repérés ou sur des sites spécialisés.

Dans le même temps, un cinéma orphelin de producteurs est né dans le lit d'une jeune économie relationnelle, qui est

filles de l'infosphère. Des réalisateurs proposent à des dizaines de milliers d'internautes, en échange d'une contribution modique de leur part, de pouvoir assister au tournage, de participer à des forums de discussion pendant la phase d'élaboration du film, d'échanger sur l'évolution du scénario, de recruter parmi eux des figurants ou des techniciens assistants ou de participer à un journal du tournage, le tout assorti de la promesse de recevoir un DVD du film qui aura dû sa vie à la multitude de collaborateurs actifs.

On pourrait aussi évoquer l'arrivée d'œuvres nomades, réalisées en un temps bref à partir d'appareils portatifs comme les téléphones portables. Outre qu'ils constituent des exercices très formateurs, ces courts ou longs métrages conçus à vif, dont l'esthétique répond aux contraintes de cadrage des supports utilisés, donnent souvent des films au plus proche de l'émotion, à la manière de ces quelques lignes écrites par un écrivain sur un coin de nappe. *God in My Pocket*, tourné par Arnaud Labaronne avec son mobile, est à cet égard prometteur.

Nous avons vu qu'une fois téléchargées, les œuvres sonores ou visuelles sont transformables. Internet et l'ordinateur offrent des facilités de réutilisation créative qui peuvent servir de premier tremplin vers des pratiques plus ambitieuses. Il importe au passage de souligner qu'Internet permet d'atteindre une réelle désinhibition de la création. Cela tient évidemment à l'absence des contraintes imposées par les circuits traditionnels de production et de diffusion. Il faudrait aussi mentionner l'effet psychologique lié au nombre, à l'anonymat, au caractère indéfini des récepteurs potentiels. Cette manière de bouteille à la mer, de discours à la cantonade, de

dilution du regard des proches dans la marée de ceux qui sont ramassés par la Toile, relie l'acte de création à une configuration affective inédite. La perte d'inhibition est enfin à relier au développement de processus collectifs de création qui couvrent les extravagances de chaque participant.

Que ce soit par des dispositifs d'interactivité lors d'une création de première main ou par des modifications de contenus téléchargés, certaines œuvres ne correspondent plus au concept d'objet achevé. Elles deviennent le résultat provisoire d'un processus collectif à un moment donné. Cette notion de bien commun artistique qui s'affirme aujourd'hui sur Internet, nous rappelle que nous ne sommes pas en présence d'une simple évolution technologique mais bien d'une mutation de civilisation. L'irruption soudaine dans l'espace public de l'œuvre d'un créateur solitaire pourrait bientôt ne plus être la référence essentielle de la création reproductible. Il est probable que les légendes anciennes ou les récits fondateurs de l'Antiquité comme l'Iliade soient le fruit d'une écriture collective. Nous assisterions donc aujourd'hui à un retournement dans la production de signes, consécutif à une longue période d'individuation qui fut nécessaire pour échapper à la gangue de la vie tribale. Le retour de créations collaboratives par le truchement d'Internet pourrait correspondre à un désir d'émancipation à l'égard, cette fois, du marché ou de l'État. Pour mieux s'affranchir des critères de marketing imposés par l'industrie culturelle ou de certaines manies des institutions publiques, des artistes s'orienteraient vers une création où la notion d'œuvre individuelle et finie ne serait plus la norme. Il est bien possible que nous allions vers une culture qui ne se réduirait pas à un ensemble d'œuvres, mais se définirait principalement

par des mécanismes de relations sociales régissant les contributions de plusieurs personnes à des œuvres communes et toujours inachevées. Sans que la singularité de son expression artistique soit niée, chaque individu est mobilisé dans une dynamique polyphonique. La dimension collective de la création offre en retour l'occasion de découvrir d'autres en-soi par frottement à la subjectivité des différents participants.

Nous devons cependant nous demander si, par l'éclatement des territoires qu'elle induit et par la disparition progressive des références à de grands récits achevés, verticaux, la création culturelle à l'heure d'Internet ne présente pas de risques.

Le premier tient à l'inégalité d'accès à cette forme de création. Un plan d'aide à l'équipement informatique des particuliers est aussi nécessaire que l'intégration de la formation au plein usage des outils numériques à l'enseignement général. On peut néanmoins remarquer que la galaxie hip-hop, dont les acteurs sont rarement issus de milieux favorisés, a très vite intégré les possibilités de l'infosphère. Ils échangent vidéos, musiques, informations entre les cinq continents, et produisent des œuvres qui n'existeraient pas sans le couple Internet-ordinateur. Les étonnantes musiques inventées par des chorégraphes français comme Franck II Louise ou José Bertogal peuvent en témoigner.

Le deuxième risque tient à la fascination pour la technoscience. L'art n'a certes pas à y être inféodé. Mais il est probable que, passée une période d'adaptation et d'essais maladroits, les nouveaux outils seront perçus comme des moyens d'explorer de nouveaux langages artistiquement maîtrisés. L'abandon des médias traditionnels par les internautes et leur préférence pour les réseaux interactifs correspond à une recherche

d'autonomie et de sens. Gageons que la vigilance de certains assurera un retour critique immédiat à l'encontre de dérapages technicistes dénués de sens. Les moyens de transmission illimitée exposent en effet à une telle pluralité de jugements que le discernement ne peut en être absent.

Cette illimitation dans la circulation des œuvres ne risque-t-elle pas de nuire à la diversité culturelle ? Ce point sera évoqué dans la partie suivante, mais nous pouvons déjà rappeler que la confrontation individuelle à l'écran va inévitablement renforcer le désir de relations culturelles de proximité dont le spectacle vivant sera sans doute la clef de voûte.

La possibilité donnée à chaque internaute d'inventer et de diffuser des œuvres ne risque-t-elle pas d'aboutir à une juxtaposition d'autismes, à une sorte de masturbation créative généralisée ? La réponse à cette question permet d'aborder la question centrale de la mutation qui s'opère autour du concept de création.

La mémoire des œuvres passées est telle, les nouveaux flux d'information et de courants esthétiques sont tels, que ceux qui s'adonnent à la création artistique sont immergés dans un monde trop vaste pour qu'ils aient la prétention de le maîtriser et de le ramasser dans une œuvre. Quel que soit leur talent, ils ne peuvent plus se percevoir comme des êtres d'exception, aptes à l'ordonnancement des multiples stimulations de la sensibilité. Selon certains, il ne leur resterait plus qu'à recycler les œuvres du passé, comme s'ils arrivaient trop tard. Cette acceptation est dangereuse. Car un monde meurt et celui qui tente de naître, faute d'œuvres qui en reflètent le devenir, a besoin de représentations artistiques qui l'aident à formuler le sens de ce devenir. Chaque créateur devient

alors un agent actif, plongé dans un environnement traversé de flux innombrables comparable à une soupe biologique. Il y recherche le sens des réactions en chaîne, alors que plus de deux siècles de règne de la physique avaient propulsé l'œuvre artistique au rang de somme maîtrisée, se suffisant à elle-même. Avec l'obligation faite aux créateurs de vivre immergés dans une réalité complexe, l'œuvre renonce à sa superbe et à son autonomie.

La compréhension de cette différence entre l'époque que nous quittons et celle que nous abordons, permet de mesurer à quel point les tentatives répétées de rapprochement entre l'art et la vie furent si longtemps vouées à l'échec. Tout tenait au statut de la création qui prévalut durant plus de deux siècles.

À l'horizon du Web s'estompent les oppositions binaires entre tradition et modernité, académisme et subversion. Les arches de constructions esthétiques qui reflétaient le rêve d'un ordonnancement du monde s'évanouissent avec le souvenir de la toute-puissance de Dieu. Constat cruel pour un contemplateur des esthétiques baroque, classique ou romantique, mais le monde a tout simplement changé d'heure, nous laissant la jouissance de legs sublimes qui ne doivent en aucun cas nous laisser désespérer des éclosions créatives qui pointent.

À l'horizon du Web, la création d'avant-garde n'est plus de mise. En s'attaquant aux valeurs d'une bourgeoisie attachée à l'ordre moral, les inventions artistiques de l'orée du XX^e siècle ont davantage favorisé l'émancipation culturelle des couches aisées de la population que celle des miséreux. De sorte qu'aujourd'hui, nous héritons d'une sur-classe mondiale à la fois cynique et sucrée, ludique et nomade, ouverte à toutes les formes de déconstruction dans la vie artistique, politique,

morale ou sexuelle, sauf, bien sûr, à la remise en cause de l'ordre social. Le goût pour la destructuration, mélange de concessions à la critique et d'hédonisme frelaté, a permis d'habiller dans sa représentation et de renforcer dans ses fondements la rectitude de maintien des privilèges sociaux. Si les attaques en piqués de la création contre les travers des couches dominantes contribuent surtout à fortifier ces dernières, nous pouvons en déduire que la réalité n'est plus à dénoncer frontalement mais à investir.

À l'horizon du Web, les internautes investissent la réalité par leurs inventions collectives de formes politiques ou esthétiques. Sur le Net, la créativité naît du frottement des activités les plus quotidiennes, des interactions entre des internautes qui sont à la fois lecteurs, spectateurs, auditeurs et producteurs de textes, d'images et de sons. Cette nouvelle manière de vivre ensemble séparément, avec autoproduction de son identité dans un flux continu des relations avec les autres, n'a rien d'assimilable à un autisme généralisé. Elle présente même l'avantage de nous détourner des impasses tracées par les projections historiques linéaires. Face à un pouvoir économique, financier, politique et médiatique difficilement cernable, l'activation de l'infosphère engage des processus émancipateurs qui peuvent toucher de larges couches de la population et pourrait constituer l'ultime voie de corrosion interne de l'ordre social. Par un jeu de détournements et de réappropriations de contenus divers, chacun mixe, sample, échantillonne, écrit, dans un travail jamais achevé d'affinage de soi. La sempiternelle question de la relation de l'art à la vie ne se pose plus. L'art devient une activité partagée grâce à laquelle des êtres humains s'adonnent à des rafistolages identitaires par confrontation permanente avec

d'autres êtres humains. À ce jeu, la marge d'autonomie des personnes s'accroît et renforce l'aptitude à la citoyenneté active. La tentation des replis identitaires sur des communautés préconstituées décline. Grâce aux dispositifs de mise en relation entre les ordinateurs personnels, nous sommes au contraire dans un désir de partager, de transmettre, d'influer sur la collectivité. L'invention et la diffusion large de propositions artistiques nous éloignent aussi du repli sur la sphère personnelle, du journal intime de l'âge romantique, quand le déclin du religieux avait ouvert un espace de conquête solitaire de l'intériorité.

Il ne s'agit pas de nier que les gens ont plus ou moins de talent, d'aptitudes à l'invention. L'expression de tous ne fait pas de chacun un créateur, mais concourt à l'émergence de foules averties. La reconnaissance de ceux qui font évoluer de façon surprenante et singulière les formes esthétiques circulant dans l'infosphère se fera naturellement par le désir de larges cercles d'internautes de faire partager les œuvres qu'ils jugent exceptionnelles par leurs proches ou dans les réseaux auxquels ils appartiennent. En revanche, le mythe de la création s'effondre. Les arrêts sur image, l'ébahissement devant un contenu artistique, n'empêcheront plus la poursuite des dynamiques de conduite de vie par l'expression de chacun. L'art comme domaine spécialisé, à la clôture duquel s'arrêtent ceux qui n'en seraient pas les acteurs patentés, disparaît. Le talent sera inévitablement célébré par une abondance particulière de transmissions et de commentaires des œuvres les plus fortes dans un large flux dont le débit ne saurait cependant être restreint par le passage de ces contenus d'exception.

Voilà deux siècles qu'en Occident, l'art s'est précipité dans la béance laissée par Dieu. Au crépuscule des idoles, le romantisme s'est emparé de la perte d'absolu pour le sublimer en émotions artistiques. Transfiguré en demiurge, l'artiste est devenu un créateur intouchable, auteur de gestes fulgurants et définitifs. La rencontre avec son public ne pouvait alors s'opérer que par la révélation ressentie par chaque individu face à l'œuvre. Plus grave encore, pour les idolâtres de l'art pour l'art, il était inconcevable que l'œuvre, sacralisée, pût être en prise directe avec la réalité. À cette autonomie du champ de la création, au centre duquel le romantisme avait placé l'artiste, ont correspondu les avatars funestes de l'esthétisation du pouvoir pendant la première moitié du XX^e siècle. Léon Blum, pour qui le fascisme était une esthétique, l'avait parfaitement compris. Quant au culte de la personnalité de l'ère stalinienne, il montra assez qu'on ne se débarrasse pas de la figure divine d'un coup de botte. Une sourde anxiété a nourri l'héroïsation de la geste politique ou artistique sur l'ensemble du XX^e siècle. Un imperceptible sentiment de deuil stérilise encore les principaux débats politiques comme il a biaisé nos échanges sur l'art durant ces dernières décennies. Il est temps de se rendre à l'évidence du caractère faillible des personnes de référence et de la nature relative des œuvres d'art. Sans nier l'apport exceptionnel de ceux qui se consomment à révéler la condition humaine, le relativisme permet enfin de resituer leur contribution. Les œuvres d'art, comme sources d'émotion, ne sont définitivement pas des effluves d'illuminations divines.

À sa façon, la culture reproductible à vocation commerciale a aussi contribué à infantiliser les masses en substituant

progressivement le sein protecteur de la société de consommation et la douceur abrutissante du divertissement à la figure pétrifiante du créateur démiurge. Le statut de la création a été sérieusement écorné par l'industrie du divertissement. C'est peut-être là une des fonctions historiques de l'application des méthodes capitalistes à la culture. La profusion de produits culturels reproductibles par le capitalisme mater-nant d'après 1945 a brouillé l'image de l'artiste. L'abondance d'œuvres de qualité variable a largement contribué à déstabiliser la posture romantique du créateur, cet être rare qui arpente les confins du ciel.

Internet ne serait-il pas alors le moyen d'échapper à la fois à l'absolu de l'art conçu par quelques grands ordonnateurs de formes et à la dépendance des consommateurs à l'égard d'une culture qui se donne à téter ? Par la mise en action de chacun, Internet deviendrait le moyen d'échapper définitivement à la passivité de publics plus ou moins cultivés mais tous réduits à se chercher des idoles de marbre ou de pacotille ; le moyen d'atteindre le plaisir partagé de l'expression esthétique individuelle et de la transmission affinitaire des œuvres aimées et librement reproduites ; d'atteindre une nouvelle disposition mentale qui écarte la figure paternelle du Créateur et la caricature maternelle de l'abondance pour unir en chaque personne créativité et transmission. Par le périmètre d'action qu'il offre, par les moyens expressifs qu'il met à disposition de tous, par l'appropriation des œuvres qu'il autorise, par les apports collectifs qu'il facilite, par le relativisme qu'il introduit dans l'art, Internet peut devenir le vecteur de transformation du statut de la création dont la société a besoin pour faire sauter les verrous qui

maintiennent les individus-spectateurs, les individus-consommateurs, les individus-citoyens dans des attitudes régressives.

Les conditions permissives de ce scénario tiennent, comme nous le verrons plus tard, à la pertinence de quelques interventions publiques, mais il importe de rappeler que la qualité de ce qui circulera sur la Toile sera toujours attribuable à la relation qui doit s'établir entre le vécu des internautes et ce qu'ils donnent à lire, à voir et à entendre. Ce vécu est toujours relié aux caractéristiques d'un territoire donné, celui où l'on habite, ainsi qu'à des réseaux qui, eux, sont déterritoria-lisés et choisis. C'est en éprouvant la solidité de ces amarres que nous pouvons comprendre à quel point Internet constitue une chance pour la diversité culturelle.